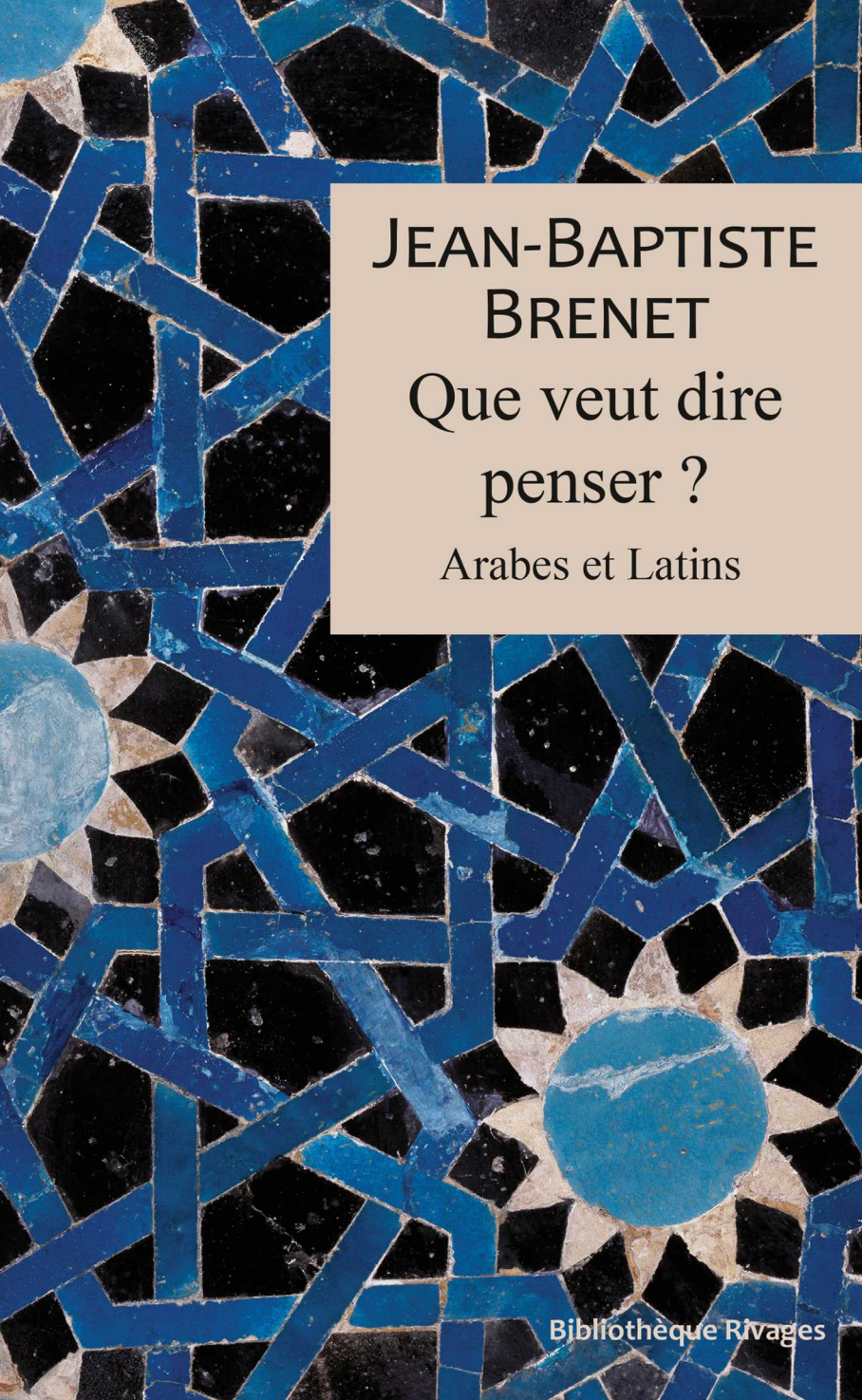


JEAN-BAPTISTE BRENET

Que veut dire penser ?

Arabes et Latins

Bibliothèque Rivages

La modernité européenne prétend s'ouvrir avec Descartes et sa déclinaison d'un *cogito* qui paraît tout englober. Cela pourtant n'eut lieu que par recouvrement de ce que les siècles précédents, qui virent naître la figure de l'intellectuel, avaient produit en arabe et en latin. Qu'y a-t-il de bouleversant - gelé par l'oubli, et donc neuf - dans ce que les médiévaux ont pu soutenir de la pensée ?
C'est ce qu'on cherche ici, en variant librement les entrées. Car la pensée est plurielle. Si l'intellect est pour Aristote comme la main, instrument d'instruments, la pensée l'est aussi. Penser est une main, un outil fait d'outils, un mot rempli de mots. L'homme n'est pas l'être sans œuvre, il est celui dont l'acte n'a pas qu'un nom, l'animal dont l'œuvre propre est innommable autrement que dans la multiplicité. Voici par conséquent une sorte de lexique, certains repères d'une carte mentale où se profile, dans les connexions, ce que penser peut signifier.

Jean-Baptiste Brenet est philosophe, professeur à l'université Paris I-Sorbonne. Spécialiste de la pensée arabe et de son legs au monde latin, ses essais sont traduits en plusieurs langues.

Jean-Baptiste Brenet

Que veut dire penser ?

Arabes et Latins

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Bridgeman Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5620-1

Qu'on ouvre certains livres anciens, en arabe, en latin, ceux qu'on ne lit pas et qu'on oppose à tort, on y trouvera des auteurs médiévaux qu'obsède, non pas la lutte, mais la question de la pensée. Ils pensent, ils brûlent leur vie à penser, et cette vie-là, ils la posent sur une table, et ils regardent, et ils s'interrogent. On les comprend. Ils veulent savoir qui ils sont, ce qu'ils font, ce dans quoi ils espèrent ou s'épuisent.

Qu'appellent-ils penser ? Descartes, pour l'homme, avait sa réponse : je suis une chose qui pense, c'est-à-dire « une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi, et qui sent ». Que disent-ils, eux, et avant lui ? Que répondent-ils, dans leur langue, qui soit bouleversant, gelé par l'oubli, et donc neuf ? C'est ce qu'on cherche, librement, en déclinant les entrées.

Car la pensée est équivoque, plurielle. Aristote écrit que l'intellect est comme la main, instrument d'instruments ; la pensée l'est aussi. Penser est une main, un instrument d'instruments, un mot rempli de mots. L'homme n'est pas l'être

sans œuvre, il est l'être dont l'acte n'a pas qu'un nom, a plus qu'un nom, l'animal dont l'œuvre propre est innommable autrement que dans la multiplicité.

Voici donc une sorte de lexique, certains repères d'une carte mentale où paraîtrait, dans les connexions, ce que penser signifie. Les textes s'enchaînent, suivent un fil, mais se nuancent aussi, voire s'opposent, et des intermèdes, comme des marges, leur servent d'illustration, de contrepoint, ou bien d'alternative. Ce qu'on propose est ouvert, évidemment. Chacun a son mot à dire – et c'est tant mieux.

1

Penser

Tout commence par une anomalie qui crée comme un appel d'air. Si l'on songe à ce que penser veut dire, au vocabulaire sous-jacent, le premier mot qui devrait venir est un mot latin : *pensare*. Il semble être la racine et c'est lui, dans sa fécondité native, qu'on imagine remplir les textes des philosophes et théologiens latins. C'est une surprise, pourtant, qui attend l'archéologue. Notre *penser* est partout, leur *pensare* plutôt rare. De la pensée, des flux entre le corps, l'esprit, le monde, il est toujours question chez eux, mais ce n'est pas de ce verbe, *pensare*, qu'on le signifie. Ce passé-là, pour ainsi dire, « pense » peu.

Le premier mot, le mot de l'origine, c'est donc l'absent. Celui qui devait s'imposer, précéder, fonder tous les autres, c'est celui qui manque. L'étrangeté est dans cet écart entre le terme que notre modernité a promu et sa faible fréquence dans la scolastique qui par ailleurs ne cesse de détailler, d'analyser, de définir les formes de la vie pensante, et voit naître en un sens l'intellectuel.

Comment l'expliquer ? Pourquoi a-t-on retenu le mot le moins courant, le plus pâle ? On pourrait

répondre que la modernité entendait par ce geste marquer sa rupture. La pensée, ce serait précisément l'affaire moderne ; si l'on prêtait à l'homme des fonctions inédites, si l'on concevait de façon révolutionnaire, loin des chicanes anciennes, son être, sa signature, il fallait un mot neuf. Penser aurait été le nouveau mot d'un nouveau monde.

Mais une autre idée vient, qui repose au demeurant sur un constat banal. Ce qui transparaît dans l'œuvre de l'homme, c'est son ouverture, sa variété, une manière d'indétermination qui trahit sa puissance, son errance, sa perméabilité – la Renaissance aimera pour cela l'image du caméléon. Ce qui ressort, ce sont aussi les tensions qui s'y manifestent : entre l'intellect et la matière, les organes, entre les facultés psychiques elles-mêmes, jusqu'à la pathologie, entre l'individu et les autres, entre l'individu et la bête, puis la nature, le ciel, tout l'univers. Or le mot penser embrasse ce flou significatif, sert à le rassembler. Non pas qu'il soit commode comme un terme creux, mais parce que son indécision constitutive, celle qui travaille au cœur de son premier sens, convient à l'indécision de ce qu'il doit accueillir et nommer. La pensée, c'est au départ la pesée, la suspension des plateaux d'une balance, d'où viendra l'idée d'évaluation, de considération perplexe. Penser est le verbe de l'oscillation, le verbe de la charge hésitante, en équilibre, à cheval. Penser s'impose, en somme, comme le mot de l'entre-deux, de l'entre-trois, de l'entre-tout, qui permet de dire *ouvertement* l'acte polymorphe de l'être qu'est l'homme. Quels sont ses modes et ses confins ? C'est ce qu'on veut voir.

2

Toucher

La première pensée, chez tous

1. Jusqu'où peut-on remonter dans l'histoire de ses propres pensées ? Il arrive qu'on se demande quel est le souvenir le plus ancien que l'on ait gardé, l'image d'enfance la plus lointaine, la première scène marquante, mais cela vaut-il pour la pensée ? Se souvient-on d'une pensée primitive ? Et si l'on admet *qu'on se soit mis à penser*, qu'il y ait eu une première fois (ce qui n'a rien d'évident), en a-t-on conservé la mémoire ? La réponse est non, et c'est remarquable.

2. Il y a bien des premières pensées, tirées de l'expérience. Il y a bien un moment où l'individu jeune saisit quelque chose qui n'est plus de l'ordre de la sensation, de l'image, le moment du concept et de l'axiome qui inaugure la vie intellectuelle, qui l'ouvre à l'universel. Mais quand et comment cela a-t-il eu lieu ? Nul ne se le rappelle.

Je me souviens de mon premier cinéma, de mon premier bain dans le Pacifique, de mon premier

vol ; je ne me souviens pas de la fois, la première, où j'ai compris la notion de *tout*, celle de *partie*, et la proposition disant que *le tout est plus grand que la partie*. L'entrée dans la pensée est pour chacun une origine perdue et irrattrapable. Chacun pense dans l'oubli de sa première pensée, dans l'ignorance des commencements de sa vie mentale. Comme Dante, évoquant à propos de Virgile le « si large fleuve du parler » qui l'emportait lui-même, nous paraissons toujours déjà pris dans le fleuve du penser, incapables d'en situer la source. La perception mentale de l'individu ne s'appréhende que dans l'épanchement d'un flux dont le jaillissement se dérobe, et si cette source, au principe de sa pensée, reste là, présente à la coulée, c'est d'une présence immémoriale, fatalement inconsciente.

À quoi cela tient-il ? Au fait, dit Averroès, que les premiers concepts sont des intelligibles « communs à tous les êtres *(communicant omnibus entibus)* » et que nous les obtenons par induction, en les dégageant du sensible, dès lors que passé un certain âge nous sentons les moindres choses. Cela veut dire que face aux réalités nous pensons avant tout ce qu'il y a de commun en elles, entre elles, ce qui ôte à la perception des premiers intelligibles tout caractère exceptionnel, marquant, et la rend précoce, aussi, puisqu'elle s'amorce dès que nous sommes aptes à exercer correctement notre sens.

Pourquoi, donc, ne se souvient-on pas des pensées inaugurales ? Parce que les premiers intelligibles sont ceux que partagent toutes les choses et qu'en raison de leur transversalité ils n'ont rien de mémorable et sont perçus très tôt, à l'occasion

de n'importe quoi. Toute pensée est abstraite, et par conséquent attentive aux traits généraux des choses, mais cette abstraction-là, l'induction première, porte sur les traits communs *à toutes les choses*, et non pas seulement à un groupe, à une classe, un genre, une espèce. La première pensée est la pensée la plus large, pensée du plus général, qui survient ordinairement lorsque le sens bien disposé fait face au réel anodin. Il faut attendre certaines circonstances pour pouvoir penser *ceci* ou *cela* ; il suffit de croiser *des choses* pour se mettre à penser. C'est cela, l'idée. Si la pensée est un événement, il est aussi lointain que l'activation de notre vie sensorielle d'enfant. Nous avons pensé tandis que nous sentions parce que, nécessairement, nous pensons d'abord ce que tout corps, n'importe quel corps, en tant que nous y sommes sensibles, offre de commun à tout étant. La pensée ne fut pas une chance, une trouvaille, elle s'est présentée dans la rencontre même des choses au bout de nos doigts.

La pensée du premier jour, ainsi, est sans motif extraordinaire. Elle n'est jamais spectaculaire, elle se fait par-devers soi, débordé qu'on est par le monde des êtres qui manifestent leurs traits d'union. Quelle que soit l'impression qu'on ait, de foison, de dissémination, de coupure, de variété rebelle, l'intellect ne peut pas ne pas s'ouvrir, presque tout de suite, dès qu'il est prêt, dès que l'enfant est mûr et suffisamment affecté, à ce qui affleure partout, au commun, à la reliure, ou pour ainsi dire à l'interréalité du réel sensible. Sans doute n'a-t-on jamais affaire qu'à des choses

singulières, mais dans la clôture de leur singularité pointe toujours une brillance qui les relie, et c'est ce commun en elles, ou qu'on peut dire d'elles, qui nous fait penser. La pensée commence par le commun qui se communique. Elle commence en deçà des singularités dans la communication du monde banal et c'est ce qui nous en masque l'événement. Elle n'est pas née d'une stupeur, par conséquent, d'une commotion insigne, elle est sortie d'un visage, d'une voix, d'un caillou, d'un jouet, et de tout ce qui, en eux, les joignait au reste du réel. Le premier terrain de l'esprit, ce fut cette communauté des choses sur lesquelles le sens « est tombé » *(cadit)*. Aristote dit que philosopher, c'est s'étonner. Philosopher, peut-être. Mais penser, non. Penser, c'est tomber sur des corps.

3. De façon inattendue, cela règle une autre question, faussement curieuse, et en vérité essentielle pour l'éthique et la politique : pourquoi tout le monde pense-t-il ? Ou plutôt pourquoi tout homme, comme homme, a-t-il commencé à penser, si bien qu'il n'est pas de bêtise absolue ? Peu importe ce que la vie sera devenue, comment elle s'est déroulée, se déroule, à quoi elle mène, pourquoi n'est-il personne qui soit dépourvu, quand même il n'en aurait plus conscience, des pensées premières ? La réponse est la suivante : c'est parce que tout le monde sent, ou plus exactement, suggère Averroès, *parce que tout le monde touche*.

On voit, on entend, on sent les odeurs, et les textes ne manquent pas qui vantent l'un ou l'autre

sens, en défendent la précellence, mais s'agissant de la pensée, de l'édification du savoir, c'est plus précisément du toucher qu'on partirait, c'est par lui qu'on s'ouvrirait à la communauté du réel, et cela change tout. Pour quelle raison ? Parce que le toucher est le sens constitutif de l'animal, ce sans quoi il n'est pas. Un corps qui ne touche pas est un cadavre. Comme l'explique Aristote, le toucher est le seul sens dont la destruction entraîne, non pas simplement un amoindrissement de la sensorialité, mais la destruction même de l'être sentant. Quand j'entends, quand je vois, je risque mon organe ; quand je touche, je risque ma vie. Le toucher est le sens à partir duquel cette vie même se déroule, et la thèse, donc, est que personne n'est dénué de pensée parce qu'il n'est personne qui, dans la mesure où il vit, ne touche.

On peut ne jamais faire de métaphysique au cours de son existence, ne pas aboutir ni se plaire à cette forme de pensée-là, mais il nous est impossible de ne pas toucher, et le toucher, quoi qu'on décide, s'élabore en connaissance, même minimale. Je suis donc je touche, je touche donc je pense, voilà le raisonnement, avec ce beau paradoxe que si nul n'est privé de ce qui fait l'homme, c'est en tant qu'il met en œuvre ce qui fait l'animal. Même si c'est à ma façon et que la raison rejaillit sur mon tact, je commence d'être homme en tant que, comme la bête, je touche. On a souvent comparé l'intellect à la main, mais à la main distinguée de la patte, dans sa puissance propre de main, qui saisit, utilise, manipule. La réalité est plus élémentaire, peut-être. L'intelligence naissante est pour